C’est loin Lugan

« Tu es sûre de n’avoir rien oublié ? » s’inquiète mon père. Ma mère secoue la tête de droite à gauche, nonchalamment, en guise de réponse. Elle semble épuisée …

« Les enfants, on y va ! » enchaîne-t-il.

Ma petite sœur, Hélène, s’agrippe à la ceinture de sécurité pour grimper sur le siège arrière et pousse la chienne qui s’approprie la moitié de la banquette. Nahema, un berger belge de deux ans, est très gentille mais très envahissante. En revanche, elle s’entend à merveille avec Charly, notre ragdoll de six ans, qui fait partie des bagages, sur les genoux de ma mère.

Mon père accroche Moby Dick au rétroviseur, serré dans son sac plastique rempli d’eau. Il jette un dernier coup d’œil sur la plage arrière pour vérifier que les deux perruches dans leur cage sont bien calées. Il démarre, il est 5 heures du matin. Les rues de Maubeuge sont désertes.

« En roulant à cette heure-là, on devrait être tranquilles » annonce mon père. Ma mère ne dit rien, elle a les yeux fermés. Il allume la radio sur la fréquence de l’autoroute 107.7. Le volume est un peu trop fort pour moi, je n’arrive pas à m’endormir. Je regarde ma sœur, elle est profondément assoupie, le pouce dans la bouche et Doudou coincé dans son cou. Pourvu que ça dure !

Le soleil se lève. Il va faire très chaud aujourd’hui encore. Le ronron de la climatisation me berce doucement. Les kilomètres défilent.

Un bruit de métal me réveille en sursaut, la voiture zigzague. Mon père récupère difficilement le contrôle du véhicule. Il se gare et met les warnings.

Tirée de sa rêverie, la chienne jappe, gesticule. Hélène se met à pleurer, doudou est tombé. Les perruches émettent des cris stridents. Le chat miaule. Seul Moby Dick demeure serein.

La cacophonie a raison du calme, apparent, de mon père qui claque la portière en sortant. Les vitres pourtant fermées, j’entends tous les noms d’oiseaux, certains même dont j’ignorais l’existence ! Ma mère sort de sa léthargie et le rejoint. Elle essuie toute sa mauvaise humeur !

Elle remonte et, devant mon air interrogateur, me chuchote : « le pneu a heurté une barre de fer et a éclaté. Il faut mettre la roue de secours. Il va devoir vider tout le coffre. Il est un peu énervé ». Tout en m’expliquant, elle ramasse doudou pour calmer les hurlements de ma petite sœur.

Une heure plus tard, rouge de colère et d’effort, mon père remonte dans la voiture. L’ambiance est tendue.

Hélène ouvre un œil et lance, sur un ton autoritaire : « Maman, j'ai faim ! ». Ma mère regarde mon père, visiblement autiste. Elle brise le silence : « Chéri, on fait une petite pause ? ».

Il lui dit sèchement : « Faire une pause ? C'est une blague ? On vient juste d'en faire une. Il est à peine 10 heures. Si on s'arrête tout le temps, c'est demain matin qu'on va arriver ! ». Ma mère n'insiste pas.

Hélène se met à « chougner » dans son coin. Et ça marche !

Nahema fait son petit tour pendant que Charly apprivoise les perruches. Les humains font la queue à la caisse, les bras chargés de sandwichs, gâteaux et boissons sucrées.

Il est 11h30, alors que le soleil tape fort sur le pare-brise et les vitres, la chaleur envahit l'habitacle.

Je scrute mon père qui appuie frénétiquement sur le réglage de la climatisation tout en marmonnant : « ça ne va pas tomber en panne maintenant ? Je rêve ! ». Dans un ultime soubresaut, l'air frais cesse définitivement de sortir des aérations.

Il est 13h30, tout le monde est en sueur ! Les litres d'eau se vident. Le plus heureux, c'est Moby Dick ! L'œil des perruches n'est plus aussi clair et Nahema tire une langue que je ne savais pas si longue !

Soudain, mon père freine très fort, met les warnings et vocifère : « Qu'est ce qui se passe encore ? ».

Ma mère intervient : « Chéri, je pense que c'est un accident. J'aperçois des gyrophares au loin. On devrait peut-être quitter l'autoroute et emprunter la nationale ? ».

Mon père rétorque : « Pas faux, branche le GPS ». Elle s'exécute sans broncher.

Les heures passent, Hélène fait la sieste, les perruches sont peut-être mortes, le chat se lèche et Moby Dick tourne en rond ! Soudain, ma mère exhorte mon père de se garer le plus vite possible. Elle s'extirpe de son siège et court dans le fossé. Elle revient livide : « La chaleur et le combattant qui se balance devant mes yeux depuis ce matin … Je n'en peux plus ! ».

Mon père lui parle doucement : « Prends ton temps, marche un peu le long du chemin et respire à fond. Tiens, bois un peu d'eau ».

Nous revoilà sur la route, les fenêtres entrouvertes. Hélène caresse Nahema dont la tête repose nonchalamment sur son avant-bras. D'un coup, elle sursaute devant le cri poussé par mon père : « Nooon ! ».

Ma mère se retourne et annonce d'une petite voix : « Le GPS ne fonctionne plus ». Machinalement, elle ouvre la boite à gants et en ressort une vieille carte Michelin.

Mon père l'observe tout en surveillant le trafic et les panneaux. Au bout de longues minutes, il goguenarde : « Tu peux m'expliquer pourquoi tu tiens ta carte à l'envers ? ». Il éclate de rire.

Ma mère, consciente de son effet, réplique : « Ah, je me disais aussi … ! ». L'atmosphère s'allège petit à petit jusqu'à ce que … La voiture se met à tousser, puis s'immobilise.

« Les enfants, c'est la panne d'essence ! Tout va bien, je vais bien ! » déclare mon père, anéanti. Il ouvre sa portière et part.

Il est 17h00 lorsque mon père revient, enfin, avec un bidon rempli d'or noir ! Le voyage peut reprendre. L'air est plus frais, l'ambiance plus détendue.

« Tu visualises où on est sur la carte ? » s'inquiète mon père, connaissant le manque total d'orientation de ma mère. Elle réagit par un simple : « Hum ! ». Puis brutalement, elle s'exclame : « Tourne à droite, là, là, tout de suite ». Manquant de créer un accident, mon père obéit.

Triomphante, elle ajoute : « C'est ici ! ».

Nous sommes, tous, devant le gîte, l'air ébahi ! Alors, ma mère se tourne vers moi et me demande : « Alors Jérémy ? Qu'est-ce que tu en penses ? ».

Je lui réponds : « C'est loin Lugan … ».